

dépenses n'ayant pas été faites pendant la guerre, se feront encore moins en temps de paix.

18 juillet. MM. Tabeau et Gauvreau descendirent de bon matin, pour faire préparer les voitures de terre, tant afin de prendre le bagage au lieu du débarquement, que pour le conduire, et nous aussi, à Queenstown, s'il était possible d'y atteindre, ce jour-là. La rapidité du courant nous aurait bien fait consentir à faire, par eau, une partie de cette route; mais le peu de bateaux qui se trouvaient au fort Erié, le besoin qu'on en avait, pour transporter à Chippawa quelques soldats malades descendus d'Amhersburg avec nous, et le bagage des deux compagnies, enfin l'état de malpropreté de ces mêmes bateaux, nous firent résister aux offres obligeantes du major Brock, qui prenait lui-même cette voie.

L'évêque ne voulant pas laisser la goélette sans faire ses adieux et remerciements au galant Capt. Kent, attendait, pour aller à terre, qu'il fût réveillé, car il avait été malade une partie de la nuit précédente. M. Kelly, plus impatient, l'alla trouver à son lit et lui annoncer que le prélat n'avait qu'un mot à lui dire, après quoi il se rendait à terre. « A terre ! répondit-il, l'évêque n'ira pas à terre, qu'il n'ait déjeuné avec nous. » A l'instant, il se lève, s'habille et ordonne le déjeuner qu'il fallut prendre avec lui, par reconnaissance, quoiqu'il ne valût pas celui que MM. Tabeau et Gauvreau avaient fait préparer chez Hardison, où ils étaient rendus, près de deux heures avant nous.

Enfin les adieux se firent au Capt. Kent qui voulut aller jusqu'à terre, par honneur pour ses passagers. Nous le laissâmes chez M. Stenton, et allâmes à pied rejoindre nos deux compagnons.

Dans un pays tel que la rivière de Niagara, où l'on a déjà observé que rien n'est plus rare que les voitures, ceux-ci avaient eu beaucoup de peine à s'en procurer. Une méchante chaise fut retenue pour l'évêque; et ses compagnons se contentèrent d'un lourd waggon pour eux-mêmes et en retinrent un autre pour le bagage.

(A suivre.)